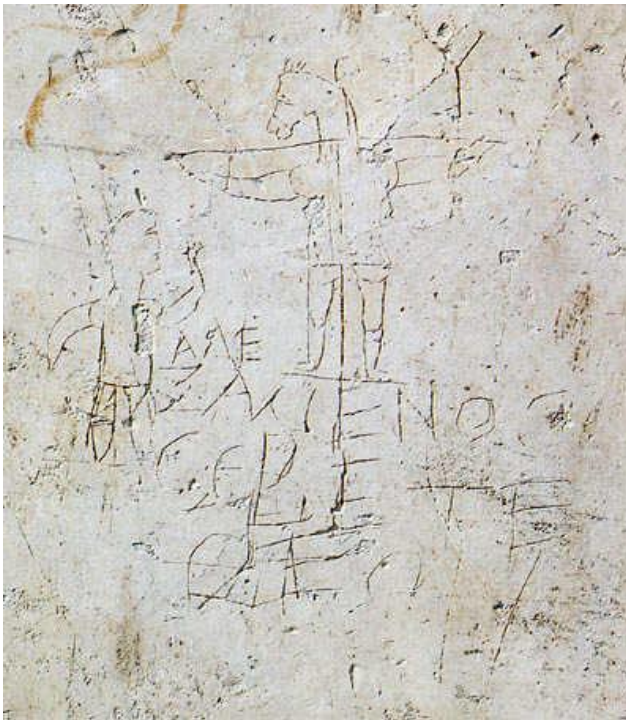


Gribouiller sur le divin : la caricature religieuse sous le crayon et la plume

La caricature, loin d'être l'apanage de nos sociétés contemporaines, était déjà largement exploitée dans l'Antiquité. Ainsi ces dessins d'apparence hyperbolique et à d'intention sarcastique, destinés à provoquer le rire et à exprimer une critique sur de potentiels excès, sont nommés *grylli* par Pline l'Ancien¹. Leur conférer un nom signale à quel point ils étaient répandus pour proposer des satires aussi bien politiques que religieuses, que l'on retrouve également sous la plume de différents auteurs. Ces derniers, par le portrait qu'ils dressent de personnages ou de civilisations, proposent d'authentiques caricatures religieuses qui se présentent comme les modèles et les précurseurs des meilleures heures de la littérature française. En somme, quel que soit le *medium*, tout est bon pour singer !

Les grylli



Sur ce graffito du II^e siècle conservé au Musée des Thermes, on peut lire deux strates qui correspondent à deux modalités d'expression et de réflexion : la première concerne le dessin en lui-même qui présente, en lieu et place du Christ lors de l'épisode de la crucifixion, un âne, chargé d'exprimer toute l'affection que l'auteur porte à la religion chrétienne ; la deuxième est matérialisée par ce qui pourrait ressembler à un cartouche, à savoir *Αλεξαμενος αβετε θεον*, « Alexamenos adore son dieu », assimilant de fait le fils de Dieu et ses adorateurs à des ânes. La caricature religieuse apparaît donc largement ancrée dans la tradition, une tradition loin d'être tendre.

La déformation de figures divines ne s'arrête toutefois pas aux *grylli*, on le voit avec l'action menée par les Hermocopides en 415 avant notre ère. Henri Weil rappelle les faits de manière très succincte en 1893 :

¹ Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 35, 37, 114 : *id genus pictura grylli uocantur* (« on appelle ce genre d'images 'caricature'. »)

« Les vieilles images d'Hermès, très nombreuses dans Athènes, avaient été toutes, ou presque toutes, outrageusement mutilées en une seule nuit². »

On peut rappeler que l'accusation qui plane sur Alcibiade ainsi que ses acolytes est celle d'avoir mutilé les statues d'Hermès dans Athènes et de les avoir privées, selon les plus prudes, de leur nez, selon les autres, de leur sexe. C'est l'acte d'avoir retranché sa virilité au dieu qui est tenu pour responsable d'avoir précipité la défaite d'Athènes lors de l'expédition de Sicile la même année, en 415 avant notre ère. Ainsi, si s'en prendre aux dieux, dans l'Antiquité, n'est pas nécessairement signe de bon augure, on voit que les civilisations anciennes n'hésitent pourtant pas à s'y attaquer, et que ce soit en littérature ou en chair et en os.

L'image de la religion à l'épreuve des écrits

Comme le rapporte Hérodote dans le livre V de ses *Histoires*, les peuples grecs n'hésitent pas à pratiquer l'appropriation culturelle de pratiques qui leur sont à l'origine étrangères, et ce dans une perspective synchronique. C'est à ce titre que des rites religieux peuvent être adaptés et bien souvent déformés, comme on le retrouve dans cet échange qui met en scène les Éginètes et les Épidauriens :

« Les Éginètes reconnaissaient avant cette époque, et même encore en ce temps-là, la souveraineté d'Épidaure, et ils étaient obligés de se rendre en cette ville pour y faire juger leurs procès. Mais depuis ils construisirent des vaisseaux, et, s'étant abandonnés à leur mauvaise foi, ils se révoltèrent contre les Épidauriens, se déclarèrent leurs ennemis, et comme ils étaient devenus les maîtres de la mer, ils ravagèrent leurs terres, et leur enlevèrent les statues de Damia et d'Auxésia, qu'ils placèrent au milieu de leur île, dans un canton nommé Oea, environ à vingt stades de la ville. Lorsqu'ils les eurent mises en cet endroit, ils tâchèrent de se les rendre propices en instituant en leur honneur des sacrifices et des chœurs de femmes qui se disaient des injures ; et ils assignèrent à chacune de ces déesses dix chorèges. Ces chœurs n'invectivaient point les hommes, mais seulement les femmes du pays. Les Épidauriens avaient eu aussi chez eux de pareilles cérémonies, et ils en ont d'autres qu'ils tiennent secrètes³. »

Pour mémoire, on peut noter que, s'il y a eu un affrontement entre Égine et Épidaure, ce n'est pas en raison d'une quelconque appropriation culturelle, mais uniquement pour punir le vol des statues. Les Anciens semblent donc assez libres à l'égard du traitement que l'on réserve à leurs dieux, comme on le voit dès les premiers mots que prononce le *leno* Lycus dans le *Poenulus* de Plaute :

« Que tous les dieux maudissent le *leno* qui dorénavant immolera à Vénus la moindre victime, ou qui lui offrira le moindre grain d'encens⁴ ! »

Si, comme le veut le schéma traditionnel de la comédie, Lycus est bel et bien puni en fin de pièce, c'est surtout en raison de ses mauvaises actions, bien plus que pour son impiété, devenue caractéristique du personnage du *leno*.

² Henri WEIL, « Les Hermocopides et le peuple d'Athènes », in *Revue des Études Grecques*, tome 6, fascicule 23, 1893, p. 317-321.

³ Hérodote, *Histoires*, V, 83, trad. P.-E. LEGRAND, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 1969 : Τοῦτον δ' ἔτι τὸν χρόνον καὶ πρὸ τοῦ Αἰγινήται Ἐπιδαυρίων ἤκουον τὰ τε ἄλλα καὶ δίκας διαβαίνοντες ἐς Ἐπίδαιρον ἐδίδοσαν τε καὶ ἐλάμβανον παρ' ἀλλήλων οἱ Αἰγινήται· τὸ δὲ ἀπὸ τοῦδε νέας τε πηξάμενοι καὶ ἀγνωμοσύνη χρησάμενοι ἀπέστησαν ἀπὸ τῶν Ἐπιδαυρίων. ἅτε δὲ ἔόντες διάφοροι ἐδηλέοντο αὐτούς, ὥστε θαλασσοκράτορες ἔόντες, καὶ δὴ καὶ τὰ ἀγάλματα ταῦτα τῆς τε Δαμῆς καὶ τῆς Αὐξήσιος ὑπαίρρονται αὐτῶν, καὶ σφεα ἐκόμισάν τε καὶ ἰδρύσαντο τῆς σφετέρης χώρας ἐς τὴν μεσόγαιαν, τῇ Οἷη μὲν ἐστὶ οὖνομα, στάδια δὲ μάλιστά κη ἀπὸ τῆς πόλιος ὡς εἴκοσι ἀπέχει. Ἰδρυσάμενοι δὲ ἐν τούτῳ τῷ χώρῳ θυσίησι τε σφέα καὶ χοροῖσι γυναικῆσι κερτομοῖσι ἰλάσκοντο, χορηγῶν ἀποδεικνυμένων ἐκατέρῃ τῶν δαιμόνων δέκα ἀνδρῶν· κακῶς δὲ ἠγόρευον οἱ χοροὶ ἄνδρα μὲν οὐδένα, τὰς δὲ ἐπιχωρίας γυναῖκας. Ἦσαν δὲ καὶ τοῖσι Ἐπιδαυρίοισι αἱ αὐταὶ ἱεροργίαι· εἰσὶ δὲ σφι καὶ ἄρρητοι ἱρουργίαι.

⁴ Plaute, *Poenulus*, v. 449-451, in *Comédies*, tome V, trad. A. ERNOUT, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2003 : *Di illum infelicit omnes qui post hunc diem / Leno ullam Veneri umquam immolarit hostiam, / Quiue ullum turis granum sacrificauerit.*

Le comportement des hommes à l'égard de la religion est encore moins problématique pour les Anciens lorsqu'il ne concerne pas leur propre religion. On retrouve ainsi dans les *Métamorphoses* d'Apulée, à la toute fin du livre XI, ce que l'on peut lire comme une critique de la religion chrétienne, annoncée par la présence d'une trinité, lorsqu'en songe le héros Lucius comprend qu'il devra se livrer à une troisième consécration dont l'intérêt paraît lui échapper :

« Quelques jours se passent ; et voilà qu'une autre sommation divine m'arrive à l'improviste, avec des circonstances tout à fait surnaturelles. Je suis appelé à une troisième initiation. L'avertissement cette fois me jeta dans une vive inquiétude. Je n'y pouvais rien comprendre, et me perdais dans mes suppositions. Devais-je donc être indéfiniment l'objet de cette céleste insistance ? Après une première et une seconde initiation, n'étais-je donc pas encore complètement initié ? Les deux pontifes consécrateurs auraient-ils failli en quelque point à leur saint ministère ? Déjà leur sincérité commençait à me devenir suspecte⁵. »

Dans la continuité d'Apulée, dans son *De reditu suo*, Rutilius Namatianus, poète d'origine gauloise et fier de son paganisme en plein empire chrétien, remonte toute l'Italie pour rejoindre la Gaule et n'a pas davantage de mal à s'en prendre aux moines de manière acerbe :

« Plus loin, dans la mer, s'élève Capraria ; c'est une île sauvage, pleine d'une espèce d'hommes qui fuient la lumière. Eux-mêmes se donnent le nom grec de moines, parce qu'ils veulent vivre seuls et sans témoins. Ils fuient les faveurs de la fortune, parce qu'ils en redoutent les disgrâces : c'est se faire malheureux par crainte du malheur ! N'est-ce pas le délire d'un cerveau renversé, que de ne pas pouvoir supporter le bien, par peur du mal ? Peut-être est-ce le destin de ces vils esclaves, de s'infliger ainsi le châtement qu'ils méritent ; peut-être un fiel noir gonfle leur cœur⁶. »

Singer et moquer la religion chrétienne se poursuit jusqu'au Moyen Âge et on retrouve dans les *Cronica* de 1285 de Salimbene de Adam – des chroniques universelles développées sur le modèle des *exempla* par les ordres mendiants à l'occasion de l'élection d'un nouveau pape – une histoire tout à fait singulière intitulée « *De deceptione cuiusdam religiosi cui diabolus promittebat papatum* », c'est-à-dire « Histoire d'une tromperie à laquelle a été soumis un religieux auquel le diable avait promis qu'il deviendrait pape. » La première ligne est sans équivoque :

« *De deceptione et calliditate diaboli, qui cum astutia sua nititur decipere servos Dei*⁷. »

Si, dans cet *exemplum* de Salimbene de Adam, tout est bien qui finit bien, on constate que la caricature religieuse proposée touche jusqu'aux protagonistes majeurs de l'Église. Bien loin de consister en une vile critique, une telle entreprise – outre provoquer le rire – semble avant tout avoir pour objectif d'inviter à réfléchir, voire à amender les défauts dénoncés parfois à gros traits.

C'est le travail d'esprits ouverts et éclairés de le comprendre et de le faire comprendre dans la patrie même des Lumières.

Adrien BRESSON

⁵ Apulée, *Métamorphoses*, tome III, livre XI, XXIX, trad. P. VALETTE, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2018 : *Et ecce post pauculum tempus inopinatis et usquequaque mirificis imperiis deum rursus interpellor, et cogor tertiam quoque teletam susseptare. Nec leui cura sollicitus sed oppido suspensus animi mecum ipse cogitationes exercitius agitabam, quorsus noua haec et inaudita se caelestium porrigeret intentio, quid subsecivum quamuis iteratae iam traditioni remansisset : nimirum perperam uel minus plene consuluerunt in me sacerdos uterque : et Hercule iam de fide quoque eorum opinari coeptabam sequius.*

⁶ Rutilius Namatianus, *De reditu suo*, v. 439-448, trad. E. DESPOIS, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 1893 : *Processu pelagi iam se Capraria tollit; / Squalet lucifugis insula plena uiris. / Ipsi se monachos Graio cognomine dicunt, / Quod soli nullo uiuere teste uolunt. / Munera fortunae metuunt, dum damna uerentur. / Quisquam sponte miser, ne miser esse queat ? / Quaenam peruersi rabies tam stulta cerebri, / Dum mala formides, nec bona posse pati ? / Siue suas repetunt factorum ergastula poenas, / Tristia seu nigro uiscera felle tument.*

⁷ « Voici l'histoire de la tromperie et de la ruse du diable qui, avec malice, s'efforce de tromper les serviteurs de Dieu. » Pour le texte complet, l'édition et la traduction, voir *Chronique*, Salimbene de Adam de Parme, traduction, introduction et notes sous la direction de Gisèle BESSON et Michèle BROSSARD-DANDRÉ, d'après l'édition du texte latin de Giuseppe SCALIA, Paris, Honoré Champion, 2016.